

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [293] - 340 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

LES
Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE

IX ANNEE — 10me LIVRAISON

JUIN 1895



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, Imprimeurs-Relieurs

421 RUE ST-PAUL

LES ANNALES TERESIENNES

9me ANNÉE

JUIN 1895.

10me LIVRAISON

SOMMAIRE

UN BIENFAITEUR : M. G. HUBERDAULT, PTRE. — MES SOUVENIRS DE COLLÈGE, (suite et fin). — LETTRE DE ROME : UNE JOURNÉE D'ÉTUDIANT À L'APOLLINAIRE, (suite et fin). — LA NOUVELLE SALLE. — PAROLES D'ADIEUX, (poésie). — A L'ACADÉMIE : SÉANCE DE CLÔTURE. — QUELQUES ÉCHOS. — PETITE CHRONIQUE. — NOTES DE CONDUITE. — NOTES DE L'EXAMEN.

UN BIENFAITEUR

M. G. Huberdault, Ptre.

Si vous longez le côté nord de l'église de Sainte-Thérèse, dans l'angle rentrant que forment les murs du rond-point et du transept, vous remarquez un léger tertre surmonté d'une pierre funéraire : c'est la tombe de M. Huberdault.

M. Gédéon Huberdault était l'un des anciens de la famille térésienne. Après avoir terminé ses études classiques et théologiques, quand il dut s'éloigner de cette maison bienfaisante de M. Ducharme, il en demeura l'ami et, plus tard, voulut en devenir un insigne bienfaiteur. Je dois le dire ici, dans nos *Annales* ; car, cette pierre funéraire ne le dit point et j'ai peur qu'elle ne garde mal une mémoire qui doit nous être si chère

M. Huberdault avait vécu longtemps à l'étranger, au Chili d'abord, puis aux Etats-Unis. Ses visites au pays étaient rares, courtes, discrètes presque furtives : on eut dit qu'il voulait se faire oublier. Mais lui n'oubliait point. Il n'oubliait ni la patrie ni la paroisse natale. Il n'oubliait point surtout l'*Alma Mater* où il se sentait ramené toujours par les meilleurs souvenirs de sa jeunesse. L'amour qu'il avait voué à la personne de M. Ducharme, il le reporta sur son œuvre. Il en suivit les développements et les progrès avec une constante sollicitude. Il ne nous ménagea ni les sympathies dans nos épreuves ni les secours dans nos besoins. Après l'incendie de 1881, il paya en partie le mobilier de la maison nouvelle. Plus tard il ajouta à ce don une somme plus considérable encore, ce qui ne l'empêcha pas de contribuer à la formation du cabinet de physique et à l'achèvement de l'oratoire de saint Joseph.

A mesure qu'il vieillissait, le lien qui l'attachait à Sainte-Thérèse se resserrait davantage : il voulut que la mort rendit ce lien indissoluble. Dans la dernière visite qu'il nous fit, alors qu'il se sentait mourir, il choisit lui-même le lieu de sa sépulture, à l'endroit dont j'ai parlé, à la porte de la sacristie, sur le passage des prêtres et des élèves qui se rendent à l'église. « Là, se disait-il, ma tombe sera moins oubliée. Je serai là, à la porte, comme un mendiant qui tend la main. » Cher et vénéré ami, ce n'est pas en vain que vous aurez compté sur notre reconnaissance. Cette aumône de la prière, vous l'avez reçue, vous la recevrez encore, et votre tombe continuera de parler à nos cœurs comme elle parle à nos yeux pour nous rappeler votre mémoire avec le souvenir de vos bienfaits.

M. Gédéon Huberdault était né à Saint-Laurent le 1er juillet 1823. Il fit ses études à Ste-Thérèse, dans l'institution naissante de M. Ducharme qui sut de suite apprécier cet élève, et voulut, plus tard, le retenir auprès de lui pour l'attacher à son œuvre ; mais diverses circonstances firent ajourner, puis empêchèrent la réalisation de ce projet. M. Huberdault ne laissa pas de professer les classes de grammaire et de littérature pendant les années que dura son cours de théologie. Ordonné prêtre le 13 septembre 1846, il fut successivement vicaire et curé de St-André d'Argenteuil. Il vint ensuite résider à Montréal comme chapelain des Sœurs de la Providence. C'est de là qu'il partit le 18 octobre 1852 pour accompagner cinq religieuses qui s'en allaient fonder une maison de charité dans le lointain diocèse de Nesqually, en Orégon. Ce fut un long et pénible voyage, qui ne fut pas même exempt de dangers à travers l'isthme de Panama. On en trouve un récit piquant dans une lettre écrite à Mgr Bourget et insérée dans les Annales de la Propagation de la foi pour le diocèse de Montréal. Arrivées à Oregon-City, les religieuses durent renoncer au projet de fondation et reprendre la mer, deux mois après, pour revenir au Canada. Ce voyage de retour dut se faire par la route du Cap Horn. En passant au Chili, elles se virent l'objet de sollicitations si pressantes de la part des autorités religieuses et civiles qu'elles consentirent à se charger d'un vaste orphelinat à Santiago, la capitale. M. Huberdault les avait accompagnées jusque là pour être leur guide et leur soutien au milieu des épreuves de leur longue pérégrination. Il ne voulut point se séparer d'elles au moment où son assistance leur devenait plus néces-

saire encore dans ce pays étranger, lointain, au milieu des embarras d'une fondation nouvelle.

M. Huberdault resta donc au Chili, auprès des religieuses canadiennes, et continua à mettre à leur service toutes les ressources de son activité intelligente et dévouée. Il apprit en quelques mois la langue espagnole et se fit si bien au climat et aux habitudes du pays, qu'après un séjour de onze années il ne songeait plus à en partir. Mais des difficultés surgirent, qui obligèrent les religieuses de renoncer à leur œuvre et de revenir au pays. Revenu avec elles, M. Huberdault fut nommé, en 1866, à la cure de Chambly, d'où il fut transféré, l'année suivante à St-Hubert, puis à St Vincent de Paul de Montréal, et enfin à St-Zotique. Il passa de là, en 1882, au diocèse d'Albany, où il fut successivement curé des paroisses Canadiennes de Glen's Falls, Troy, Sandy Hill, et Albany. Monseigneur l'évêque d'Albany, l'honora de toute sa confiance, l'admit dans son conseil et lui confia la charge d'auditeur des comptes du diocèse.

Ce ministère que nos prêtres Canadiens exercent aux Etats-Unis auprès de leurs compatriotes émigrés, M. Huberdault en comprenait toute l'importance. Il s'y dévoua avec zèle, mais avec des vues particulières qu'il n'est pas hors de propos de rappeler ici. Il n'avait pas une foi entière dans l'avenir des paroisses canadiennes aux Etats Unis. Plusieurs d'entre elles lui paraissaient être dans une situation précaire que le temps devait nécessairement aggraver encore. Pour ces paroisses il pensait que l'anglicisation était chose fatale, inévitable. On pouvait retarder non empêcher ce malheur ; il faudrait le subir tôt ou tard. En face de cette éventualité, M. Huberdault ne sacrifiait pas la langue ; il fonda lui-

même à Albany une école française pour sa paroisse. Mais il se préoccupait surtout de conserver et de protéger la foi, de la tremper si fortement dans les âmes que le Canadien ne fût jamais exposé à la perdre même dans les milieux où il ne trouverait ni église ni prêtre de sa nationalité.

M. Huberdault se retira du ministère à la fin de 1886, quand il se vit brisé avant l'âge par les étrointes d'un mal cruel que les efforts de la médecine étaient impuissants à guérir. C'était Dieu qui répondait ainsi à la prière d'une âme forte et généreuse. M. Huberdault avait demandé une longue maladie comme préparation prochaine à la mort : il obtint cette grâce et sut y correspondre avec une force d'âme que rien ne put faire fléchir, avec un courage qui allait jusqu'à refuser les potions calmantes dont l'effet put atténuer le sentiment de la douleur et enlever à la souffrance quelque chose de son mérite.

M. Huberdault laissa définitivement Albany à la fin d'août de 1887 et revint au pays : mais ce ne fut que pour y mourir. Il languit quelques semaines encore à la maison St-Isidore de la Longue-Pointe où il s'était retiré et où il expira dans les souffrances d'une dernière crise, à midi, le 2 octobre, dimanche du saint Rosaire.

Peu d'hommes ont bien connu ce digne prêtre, plusieurs même l'ont méconnu et mal jugé. Ceux-là seuls à qui il voulut s'ouvrir et qu'il admit dans son intimité, savent quel mérite se cachait sous un humble extérieur et sous les dehors d'une réserve parfois excessive ; eux seuls ont pu apprécier dans cet esprit supérieur la pénétration du jugement, la justesse et la hauteur des vues, la droiture des intentions ; eux seuls peuvent dire tout ce qu'il y avait dans ce prêtre et ce pasteur d'amour

pour l'Église, de zèle pour les âmes, de dévouement à tous les vrais intérêts des paroisses qu'il a gouvernées et des diocèses auxquels il a appartenu.

Il était homme d'action plutôt que de parole. Son activité se trouvait même trop à l'étroit dans les limites d'une paroisse et ne demandait qu'à s'exercer sur un champ moins restreint. Aussi, ses supérieurs ecclésiastiques le chargèrent ils à plusieurs reprises d'importantes négociations auprès du Saint-Siège. Il sut toujours les conduire à bon terme. Merveilleusement doué pour le maniement des affaires, il y mettait le tact, le travail, l'ordre, la suite et la persévérance qui en assurent le succès.

Grâce à l'austère simplicité de sa vie et aux soins d'une économie intelligente, il put se ménager pour les bonnes œuvres des ressources considérables. Mais il portait jusque dans l'exercice de sa charité cet esprit de discrète réserve qu'il mettait en toutes choses, craignant le bruit et l'éclat, toujours attentif à faire le bien dans l'ombre et comme dans le mystère. Dieu sait les besoins qu'il a secourus, les infortunes qu'il a soulagées ; mais, selon son désir, ces œuvres resteront pour la plupart ignorées des hommes. Il convient pourtant de signaler à la reconnaissance publique celle qui fut la dernière et couronna si dignement cette vie sacerdotale. M. Huberdault portait le plus vif intérêt à l'orphelinat agricole, fondé et dirigé à Montfort, dans le canton Wentworth, par les Pères de la Compagnie de Marie : c'est à cette œuvre qu'il voulut quelque temps avant sa mort, affecter la meilleure part de ses épargnes une somme de dix mille dollars, qui a servi à faire l'acquisition de la ferme Staniforth, au canton d'Arundel.

Les funérailles de M. Huberdault eurent lieu le 6 octobre. L'église de Ste-Thérèse étant alors en construction, le service funèbre fut célébré dans l'église de la Longue-Pointe par le Père Fleurance de la Compagnie de Marie, ayant pour diacre M. James Lonergan, curé de Ste-Bridgide de Montréal, et pour sous-diacre M. H. Cousineau du séminaire de Ste Thérèse. Étaient présents MM. les abbés Burke, alors vicaire général, aujourd'hui évêque d'Albany ; Vaillant, de l'évêché de Montréal ; Brasseur et Pelletier, de Saint-Sulpice ; Charlebois supérieur et Nantel, du séminaire de St-Thérèse ; Verreau de l'école normale Jacques-Cartier ; Labelle, curé de St-Jérôme ; Piché, curé de Terrebonne ; Lecourt, curé de la Longue-Pointe ; Leclerc, aumônier de l'asile Saint-Jean de Dieu ; Savaria, de l'asile St-Benoit Joseph, etc., etc. ; le Révd. Père Jouet, visiteur de la Compagnie de Marie ; plusieurs religieuses représentant les communautés de la Providence, des Saints Noms de Jésus et Marie, de Ste-Croix, (Saint Laurent).

De la Longue-Pointe le corps fut transporté le jour même à Sainte-Thérèse. Là il fut reçu à la gare par un nombreux cortège formé des prêtres et des élèves du séminaire, et conduit au lieu de l'inhumation qu'il avait choisi lui-même. C'est là qu'il repose dans l'attente de la résurrection glorieuse, selon les paroles de Job que le vénéré défunt a voulu que l'on gravât sur sa tombe, comme l'expression de sa foi et de son espérance : *Expecto donec veniat immutatio mea.*

23 juin 1895.

A. NANTEL, Ptre.

MES SOUVENIRS DE COLLÈGE

(Suite et fin).

Après avoir donné mes impressions d'enfants sur mes premiers maîtres et directeurs, je mettrai fin à ces "Souvenirs" en évoquant la mémoire de deux confrères qui, comme des météores brillants parurent et s'évanouirent vite de la scène du monde. Depuis un quart de siècle ils reposent dans la tombe. Ils n'ont fait que s'asseoir au banquet de la vie ; un instant ils nous ont souri, à nous les autres convives, et, peut-être, trouvant amère la coupe qu'ils approchèrent de leurs lèvres, ils nous ont fait aussitôt le suprême adieu.

Je choisis ces deux condisciples un peu parce qu'ils furent mes amis, mes voisins d'étude, beaucoup parce que leur destinée fut... j'allais dire étrange, mais non, plutôt mélancolique, mystérieuse. Tous deux enfants de talent, tous deux moururent après leur rhétorique terminée, pendant les vacances. Cette mort presque soudaine, au moins inattendue a contribué à graver profondément leur souvenir dans nos esprits, à nous qui, pleins de vie, comptions sur un avenir long et doré. Cette première leçon nous avertissait que nous perdriions bientôt d'autres illusions.

* * *

Jules Prévost, fils du notaire Melchior Prévost, arrivait au collège avec moi. En 1861 il commençait les éléments latins, pendant que je suivais la classe de syntaxe. Plus tard, en rhétorique, c'était un joli jeune homme au teint brun foncé, les cheveux noirs, l'œil très brillant et très noir comme un Persan ; maigre, grand, mais la croissance était venue trop vite, on aurait cru qu'il n'avait point la force de se redresser, et il marchait courbé, ses longs bras pendant jusqu'aux ge-

noux. Son caractère, difficile à former, était un mélange de qualités bonnes et mauvaises, mais les premières comme les dernières étaient extrêmes : chez lui tout était violent, impétueux. Bon, généreux jusqu'à la prodigalité, il aurait tout donné pour obliger un confrère, un moment après il aurait brisé tout ce qui lui tombait sous la main. Il s'emportait refusant soumission à qui que ce soit, subissant avec rage ses punitions, mais ces mouvements tombaient vite, et repentant, il s'humiliait, devenait doux comme un agneau. Une foi vive, ardente qu'il avait reçue de sa mère, se manifestait par les élans d'une piété tendre, d'un vif amour de la sainte Vierge, il priait avec ferveur, s'imposait des pénitences afin d'obtenir du ciel la grâce de corriger sa nature emportée. Dans les bons moments il se livrait à l'étude avec cette volonté énergique qui ne recule devant aucune difficulté, aucun sacrifice ; alors il voulait monter au premier rang, l'emporter sur tous et il atteignait son but. Une semaine plus tard il mettait de côté livres, leçons, devoirs ; se renfroquant dans le collet relevé de sa capote, il s'abandonnait au découragement.

Il était né pour le bien ou le mal, mais en grand, disait-il. Avec l'âge que serait devenu le jeune Jules ? Peut-être aurait-il réalisé un vœu qui le hantait dans les temps de ferveur et dont il nous faisait part. Il aurait voulu s'enfoncer dans les forêts, remonter fleuves et rivières, parcourir les prairies de l'Ouest, escalader les Montagnes Rocheuses pour chercher et convertir les sauvages ; ou encore s'élançant sur la mer Pacifique, il aurait aimé parcourir, l'une après l'autre ces îles éparses, peuplées d'infidèles aux mœurs et aux coutumes barbares, afin de les évangéliser, de les amener à la civilisation chrétienne ; en un mot il entrevoyait dans une perspective glorieuse les travaux, les souffrances, les conquêtes et les mérites du prêtre missionnaire. Là seulement il pourrait donner essor à ces énergies puissantes qu'il sentait remuer sa volonté, là il pourrait dompter la fougue de ses passions, se sauver en sauvant les autres ; le martyr lui aurait souri.

Jules fut arrêté avant de prendre son vol. Pendant les vacances de 1867, après s'être adonné aux amusements avec cette impétuosité qu'il mettait en tout, sans soucis aucun, ne prenant nulle précaution, il contracta une de ces pleurésies qui minent au galop les constitutions encore peu formées. C'est alors que cette foi vive qui l'avait toujours caractérisé, se ranima, lui fit accepter sur-le-champ avec résignation, et même avec une joie chrétienne, le suprême sacrifice. Il prépara son âme au grand départ comme les saints que l'Eglise a donnés pour modèles à la jeunesse des collèges. Il réunit auprès de sa couche ses amis, ses confrères, D. Laviolette, C. Prévost, les Wilson, etc., leur parla une parole d'ange, demandant pardon des scandales qu'il aurait pu donner par ses paroles ou ses actes, les exhortant à mettre un frein aux ardeurs de la jeunesse, leur faisant comprendre qu'un jour, comme lui, ils verraient aux clartés de la mort le vide de ces plaisirs que les jeunes gens considèrent trop souvent comme le terme de leurs aspirations. Enfin donnant à tous la main, il sollicita d'un chacun un souvenir dans leurs prières et dans leurs communions. Ce fut une scène touchante, et ceux qui en furent les heureux témoins, lorsqu'ils nous la racontèrent, après les vacances, étaient encore émus, et ils nous communiquaient la même émotion par leurs paroles et leurs larmes.

* * *

C'est avec bonheur que je vous présente un autre ami de ma première jeunesse, Joseph Mignault, qui me précédait d'une classe. C'est l'élève dont le souvenir me revient le plus souvent et avec un charme qui ne vieillit pas, mais semble rajeunir à mesure que j'avance dans la vie. Sa physionomie, ses traits, ses paroles, ses actes revivent dans mon imagination lorsqu'elle évoque le passé. Nous étions unis par ces liens qui se forment sur les bancs du collège sans qu'on s'en aperçoive et que tout contribue à rendre plus serrés, la communauté de vie, la société de l'enfance et de l'adolescence,

mêmes jeux, mêmes joies, mêmes peines, même table, mêmes études, plus tard mêmes souvenirs.

Mignault était de taille moyenne, grassouillet, d'une carnation vermeille avec une peau diaphane légèrement tachetée de rousseur, les lèvres sensuelles, cheveux châtains, de beaux grands yeux doux, un peu blancs. Tout en lui respirait la santé, la gaieté, la paix, la douceur.

Quelle intelligence vive, perspicace qui saisissait tout comme par intuition ! Les auteurs latins, grecs n'avaient point de difficultés pour Mignault, et c'était toujours *currente calamo*, sans le secours des dictionnaires, qu'il jetait sur le papier ses thèmes et ses versions qui ne lui coûtaient guère de travail. Mignault était pressé, le temps semblait le talonner. En effet Mignault avait contracté la mauvaise habitude, pendant ses premières années, de ne consacrer aux devoirs de classe que la dernière demi-heure de l'étude du matin. Quant aux leçons, ça passait pardessus le marché : d'une mémoire prodigieuse, il apprenait et retenait à la première lecture, mieux encore, je crois qu'il lui suffisait de jeter l'œil sur une page et aussitôt elle se photographiait dans son cerveau.

Pas très ferme de volonté, même un peu mou, Mignault n'était point paresseux, mais il ne se fatiguait jamais ; pourtant il ne perdait pas son temps ; il se reposait trop sur les talents dont la Providence s'était montrée si libérale à son égard ; aussi dans les compositions littéraires il avait des hauts et des bas ; un jour il excellait, et la semaine suivante, il tombait. Il aurait pû, il aurait dû l'emporter toujours sur le seul qui pouvait rivaliser avec lui en classe, son ami J. Aldéric Ouimet, pourtant ce dernier a presque toujours occupé la première place dans l'ensemble des travaux de l'année.

Comme je l'ai dit, Joseph Mignault faisait la besogne à la course, il avait hâte d'arriver à la fin et ne prenait point la peine de revoir et de corriger. C'est que, voyez-vous, cet écolier avait une passion ; il était un lecteur infatigable, un liseur féroce. Tous les livres de la bibliothèque ont dû lui

passer par les mains ; il lisait comme il travaillait, bride abattue.

Le bibliothécaire, M. Nantel, toutes les fois qu'il donnait audience, c'est-à-dire trois fois par semaine, était sûr de voir arriver l'un des premiers cet enfant qui accourait le sourire aux lèvres, enlevant la couverture de son livre qu'il gardait pour le suivant. A cette époque il ne suffisait pas de rapporter un livre pour l'échanger, il fallait qu'on pût rendre compte de ses lectures. Mignault et d'autres, que je connais bien, étaient invités à passer au dernier rang. Quand les lecteurs sages et modérés avaient été servis, mon ami Joseph, nullement blessé de cette marque de défiance, s'empressait de réciter le contenu de son volume comme s'il l'avait appris par cœur. Dans le fond il se donnait le luxe de bien fixer dans sa mémoire au moins la table et les arguments des principaux chapitres.

C'est de Mignault que j'entendis pour la première fois cette singulière traduction d'une sentence latine que le préfet des études nous répétait sans cesse, à nous, grands liseurs : *Timeo hominem unius libri*. — “ Que Dieu me garde de l'homme qui n'a lu qu'un seul livre ! ”

Mignault n'était pas ambitieux ; il se réjouissait des succès des autres autant que des siens ; volontiers il aurait partagé ses prix avec son voisin afin que ce dernier goûtât le bonheur de sentir battre de joie et d'orgueil le cœur de sa mère. Jusqu'à la fin il avait gardé une bonté enfantine qui fait toujours la part des camarades. C'est ainsi que j'appris à estimer grandement les confitures et la bonne galette qui devaient tant réjouir les petits gourmands qu'élevait Madame Dr Mignault. Dans les froids de l'hiver, il passait cache-nez, manteau aux condisciples plus pauvres qui souffraient. Pendant les glissades sur la neige, ou pendant les excursions en raquettes, si mes doigts gelaient aussitôt Joseph s'approchait et avec un air calin disait ; “ Petit frère, partageons, prends une mitaine je garde l'autre, tout-à-l'heure nous échangerons et nous aurons chaud et froid pareillement.”

Tantôt il jouait avec ardeur, puis soudain, il céda à une molle nonchalance, se déclarait incapable de supporter la chaleur et s'étendait sur le gazon des terrasses jusqu'à ce qu'il fut rappelé à l'ordre. Il obéissait à l'instant, mais murmurait : " C'est autant de pris." Je le vois portant sa ceinture dans la poche de son costume et à la première remontrance s'empressant de la passer autour de sa taille, mais lâchement de sorte qu'elle tombait bientôt sans qu'il parut s'en apercevoir : " autant de pris."

Assez souvent en dehors de la règle pour les petites choses, il trouvait drôle, charmant de rappeler à ses maîtres qu'il avait été pris en faute et sermoné douze fois dans un congé. Espiègle, taquin sans malice il savait supporter gaiement toutes les réparties, il les provoquait même, puis se vantait d'avoir été payé en bonne monnaie.

Bel adolescent, d'une nature caressante, au cœur aimant, en retour chéri de tous les confrères, l'orgueil de ses professeur, la joie, la consolation de son père et de sa mère.

Est-il nécessaire d'ajouter que Mignault était de toutes les associations religieuses ou littéraires ? Lorsque l'Académie Saint-Charles fut fondée, il fut appelé à prendre place dans ce sanctuaire des lettres qui s'ouvrait avec tant d'éclat. Il était le plus jeune d'âge et de classe parmi les quinze immortels. L'année suivante, à mon tour académicien, puis voisin d'étude avec Mignault, je me concertais donc avec mon ami sur le choix des compositions académiques. Je me rappelle qu'un jour il me communiqua une idée que je trouvai originale et que j'accueillis avec dévotion. " Pour le deuxième semestre, présentons chacun un roman. "

Bientôt nos compositions sont prêtes, présentées, lues et.... refusées par la docte assemblée sous le prétexte que ces travaux manquaient de sérieux et qu'un corps aussi grave que l'Académie ne saurait encourager le genre romantique.

Pour relever notre moral sans doute, M. le Directeur de l'Académie confirma la sentence du tribunal et ajouta que nos romans imprimés feraient des petits livres charmants que

la multitude, la plèbe s'empresseait de lire, mais sans tirer aucun profit. Eh bien ! longtemps après, en le second semestre de l'année 1895, dans deux séances publiques, on a représenté deux drames qui ne sont autre chose que le fond de nos romans de 1866 ; avons-nous été pillés ? Mignault avait romantisé le *Pardon du Moine* et moi, la *Croisade des Enfants*. Depuis que j'ai entendu la pièce du P. Delaporte, j'ai relu mon roman, et je ne veux pas faire connaître mes dernières impressions.

A la fin de sa rhétorique Mignault lut un troisième travail : " Le chrétien au jour de la vie et à l'heure de la mort. " C'était en la fête de saint Pierre, quelques jours avant la sortie ; nous siégions dans la classe de rhétorique brillamment illuminée par un soleil qui nous brûlait sur nos fauteuils. Je me rappelle que Ouimet Aldéric critiqua sévèrement l'œuvre de son ami, lui fit la leçon dure et même osa parler de paresse.

Quand Mignault fit ce travail, avait-il quelque pressentiment ? Son âme, si candide, si pure, commençait-elle à être fatiguée de la terre ? Quoiqu'il en soit, cette composition dont le titre annonce les pensées sérieuses qui s'agitaient dans ce jeune cerveau, fut admise au cahier d'honneur. Comme nous étions au moment du départ, Mignault en renvoya l'inscription après les vacances. Elle fut inscrite, mais par une main amie, Mignault ne devait plus revoir son collège, ses confrères, ses amis. Pendant qu'il était en promenade chez un oncle, curé de Chambly, il fut saisi par la maladie, et transporté dans sa famille où la fièvre typhoïde ne tarda point à terrasser sa jeune et belle victime. Le jour de la rentrée, nous apprenions avec stupeur que notre ami était à l'agonie ; il expirait le 9 septembre 1866. Ses confrères allèrent aux funérailles à Saint-Augustin. Deux mois plus tard, en la séance solennelle du 4 novembre, le président de l'Académie Saint-Charles, M. F. Kavanagh prononça avec éloquence, tact, délicatesse, l'éloge funèbre du jeune académicien décédé ; le secrétaire, M. O. Dubois, lut la dernière composition

de Joseph Mignault. C'est ce travail que je suis heureux de publier dans les *Annales*.

En évoquant le nom et les traits de Joseph Mignault, j'étais porté à redire avec le poète anglais Thompson : "Où es-tu donc, ô Hammond ?... Ah ! pourquoi, cher jeune ami, pourquoi as-tu été si tôt ravi à nos espérances, dans la première floraison de ton génie printanier, où s'épanouissaient à vue d'œil tous les germes d'activité, toutes les vertus viriles ? Qu'importe à présent cette ardente soif de renommée qui dévorait ton âme enfiévrée ? Qu'importe ces trésors de science acquis si rapidement ? Et ce culte de l'amitié, cette âme si joyeuse, tous ces dons enfin qui répandaient un si doux éclat sur tes vertus ? Ils n'ont fait que désespérer nos cœurs par ce témoignage de l'inanité de la vie."

Mais en relisant ces dernières pages tracées de la main d'un ami qui me fut cher, je me suis instruit, je comprends que se familiariser avec l'idée de la mort à toutes les époques est le privilège du philosophe et surtout du chrétien. D'ailleurs je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux périr à la fleur de l'âge jeune de sentiments et d'innocence, heureux par la seule anticipation du bonheur et de la gloire. Après tout, Byron, cet homme malade, fatigué, qui avait déjà connu bien des déceptions, n'a point tort lorsqu'il s'écrie : "Ils meurent jeunes ceux que les dieux aiment, disait-on autrefois. Oh ! oui, ils évitent ainsi une foule de morts anticipées : la mort des amis, et ce qui tue mieux encore, la mort de l'amitié et de tout ce qui n'est pas simplement un misérable souffle. Et de fait, puisque la rive silencieuse et glacée attend même ceux qui échappent le plus longtemps aux traits du sombre archer antique, qui sait si la tombe prématurée sur laquelle nous pleurons n'est pas un gage de salut."

S. ROULEAU, Ptre.

Le chrétien sur le chemin de la vie et à l'heure de la mort

Pour un chrétien, le jour de la vie est lourd et orageux ; le souffle de la mort est frais et calme ; il le délivre de toutes les choses charnelles qui le retiennent encore captif sur cette terre d'exil, et, pendant que son corps, comme la feuille séchée, repose dans la tombe silencieuse, son âme s'envole, libre et dégagée, au sein de l'éternelle félicité. Aussi, tout rempli de cette consolante pensée, il s'avance d'un pas tranquille à travers les peines et les contrariétés de la vie vers la montagne que couronne la céleste Jérusalem.

Sur son chemin, il voit mille images brillantes voltiger autour de lui ; le monde s'efforce de l'éblouir par l'éclat de ses pompes, de l'attirer dans le tourbillon des plaisirs où il est lui-même enveloppé. Tout lui apparaît sous les couleurs les plus brillantes ; il ne voit que fleurs et plaisirs dans l'existence de ces enfants du siècle ; le feu des passions se réveille au fond de son cœur, le démon lui présente toutes les difficultés dont est parsemé le chemin de la vertu. Un instant, il est tenté d'envier le bonheur de ces heureux du monde ; mais bientôt l'œil de la foi lui montre, entr'ouvert sous leurs pas, un abîme où ils s'enfoncent peu à peu pour ne plus en sortir, et il se dit en lui-même : " le bonheur des méchants est court et passager. C'est un beau rêve qui s'enfuit pour faire place à la triste réalité ; aux bruyants plaisirs du siècle, succédera un silence éternel, une nuit qui n'aura jamais d'aurore. " Alors, éclairé d'une lumière nouvelle, appréciant toutes choses à leur juste valeur, il jette un œil de dédain sur ce qui tout à l'heure lui paraissait si brillant, et avec un nouveau courage, il continue sa route à travers les sentiers épineux de la vertu. Si parfois il est encore tenté de regretter les plaisirs du siècle, la pensée de la mort, celle de l'éternité se présentent à son esprit, et alors il ne voit plus dans les vicissitudes inséparables de cette vie passagère que de courtes épreuves dont une éternelle félicité sera le terme et la récom-

pense. Honneurs, plaisirs, richesses, rien ne peut le toucher. Il n'aime, il ne désire que les croix et les tribulations. Les larmes sont sa joie ; les humiliations, sa gloire ; les souffrances, son lit de repos ; toute sa vie n'est qu'une suite de privations et de sacrifices. Ce n'est plus pour lui qu'il existe, il ne vit que pour son Dieu, il ne vit que pour ses frères malheureux, il vole au secours de toutes leurs misères, il verse l'huile et le baume sur leurs plaies. Sont-ils pauvres, malades, infirmes ? il partage son pain avec eux, les soulage de tout son pouvoir, leur prodigue des consolations qui adoucissent leurs maux et ramène peu à peu dans le chemin de la vertu, ceux qui s'en sont écartés.

Aussi, après avoir passé ses jours au milieu des souffrances et des sacrifices de toutes sortes supportés pour l'amour de son Dieu et de ses frères, il voit approcher sans crainte l'instant qui doit le ravir à la terre pour le faire entrer dans cette longue journée qui n'est suivie d'aucun soir. Et lorsqu'il se sent percé de traits aigus qu'ont enfoncés dans son cœur les cruelles maladies, dignes avant-coureurs de la mort ; lorsqu'il sent son âme agitée, tourmentée par les douleurs et les angoisses, pas une seule plainte, pas un seul soupir ne s'échappe de son cœur ulcéré. Il jette les yeux sur l'horizon, et, loin de le voir comme l'impie tout chargé des nuages de la colère divine, il entrevoit l'aurore d'un beau jour. Bientôt, la lente agonie fond sur lui, lui déchire le cœur, et suce avec avidité le peu de sang qui reste encore dans ses veines. Le héros chancelle : la joie brille sur son visage ; le nom de Jésus est sur ses lèvres, l'espérance est dans son cœur. Enfin il aperçoit de loin la mort qui s'avance avec rapidité, accompagnée de son cortège funèbre. Bientôt des spectres pâles et hideux l'environnent et enfoncent plus avant dans son cœur les pointes acérées de la douleur ; ils se pressent autour de lui pour lui faire sentir plus fortement les horreurs de la mort, mais il demeure calme et impassible. Il attend avec impatience le dernier coup qui doit le délivrer de toutes ses chaînes. Soudain, tous ces hideux fantômes s'écartent pour

livrer passage à la mort qui s'avance vers lui et lève sur sa tête un glaive encore souillé de sang. Sans témoigner la moindre frayeur, le chrétien courbe son front et adresse au Seigneur une courte prière. La mort s'arrête étonnée et surprise. " Ne sais-tu, lui dit-elle d'une voix lugubre, que je vais t'arracher à tes parents, à tes amis, à tout ce que tu as de plus cher au monde ? " — " Je le sais, " répond le héros, mais comment pourrais-je trembler devant toi, lorsque tu es ma libératrice ! Tu m'ouvres un monde plus beau que celui que je vais quitter. Frappe..... et que tardes-tu ? Frappe que je m'envole vers cet Etre suprême après lequel mon âme soupire depuis si longtemps."

Etonnée d'un tel langage, la mort hésite un instant et semble respecter le héros ; elle frappe enfin et se retire. Une tombe reçoit la dépouille mortelle de la victime, mais la demeure des élus, une éternité de bonheur et de gloire est ouverte à son âme en récompense de ses vertus.

JOSEPH MIGNAULT.

LETTRE DE ROME.

Une journée d'étudiant à l'Apollinaire.

(Suite et fin)

Un peu après huit heures M. le professeur Sebastianelli monte en chaire. En deux phrases, il localise, si je puis m'exprimer ainsi, dans l'ordre général de sa matière la question spéciale qu'il doit traiter et le voilà parti..... Comme tous les italiens, il parle le latin avec une grande facilité. Il sait son Droit, n'en doutez pas, et suit pour l'exposer une méthode très claire. Il paraît doué d'une

mémoire prodigieuse ; les textes de Droit Romain, les citations des Décrétales des Papes, les faits, les dates, tout cela vient à point. Et il parle vite, ah ! qu'il parle vite ! c'est désespérant pour qui l'entend une première fois et c'est à se demander comment il fait pour respirer. Les étudiants, qui l'aiment beaucoup, regrettent pour la plupart cette rapidité d'élocution. Pourtant, il a beau parler vite il n'arrivera pas à épuiser complètement une question, il ne peut entrer dans tous les détails d'application et doit se contenter souvent de l'exposé des principes et de leurs principales conclusions. Certes il n'appartient pas à un simple élève de le lui reprocher, il sait mieux que moi ce qu'il a à faire. Tout de même, c'est par fois embarrassant de se trouver en présence d'un cas nouveau, d'une difficulté d'interprétation dont il n'a pas été question en classe. Aussi a-t-on prévu cet embarras inévitable pour tout légiste, et l'exercice d'interprétation d'un chapitre du *Corpus Juris*, auquel sont consacrées les dernières dix minutes de chaque classe, est-il destiné à nous enseigner par la pratique comment on s'y prend pour argumenter en Droit. A tour de rôles, les étudiants sont appelés à expliquer un *Capo*, pour parler comme nos amis italiens. Le professeur se réserve naturellement de faire des difficultés contre le texte de loi développé et d'interroger un confrère à ce propos. Il n'est pas facile d'avoir toujours la solution prête et je puis affirmer que la cloche réglementaire, annonçant la fin de la classe, est souvent une bonne fortune pour qui se trouve aux prises avec un texte obscur ou une contradiction apparente entre deux principes. La même difficulté reviendra sans doute, le lendemain, sur le tapis ; mais alors on l'aura soigneusement étudiée et c'est évidemment plus commode que d'être pris à l'improviste.

Je pourrais vous inviter, lecteurs, à assister à une classe

de Droit Public. Il y a deux ans vous auriez eu là le plaisir d'entendre Mgr. Cavagnis, aujourd'hui substitué à la Secrétairerie d'Etat, un savant célèbre, auteur de plusieurs ouvrages très remarquables sur le Droit Public de l'Eglise. Son successeur n'est pas encore arrivé à la célébrité, il s'y rendra peut-être mais tranquillement.

Vous aimeriez probablement mieux entendre le professeur de philosophie du Droit, monsieur l'avocat Burri, jeune, plein de vigueur et de feu dont j'ai suivi les cours l'année dernière. Mais j'y pense, il donne son cours en ita ien, et arrivant à Rome, vous n'aurez peut-être pas toute la facilité désirable à le suivre. Tenez ! Je crois qu'il vaut mieux aller faire une promenade, nous reviendrons ce soir au cours de Mons. le professeur Lega.

* * *

Ceux qui se sont occupés d'études canoniques savent que les auteurs divisent le Droit en trois grandes parties ; Les *personnes*, les *choses* et les *jugements*. Le professeur du cours du matin expose en deux ans les deux premières parties. Pour les "Jugements" qu'on subdivise en jugements civils et en jugements criminels, le professeur Lega prend également deux ans à en faire l'exposition. Seulement, je dois avouer que ni l'un ni l'autre n'a terminé la matière assignée pour l'année dernière et je crois que le cas se renouvellera cette année pour Mons. Lega. Cela n'empêche pas qu'aux examens il faudra répondre sur tout. Un malin, homme d'esprit, définissait le doctorat : "*invisibilis scientiæ visibile signum* — le signe visible d'une science invisible". Nos examinateurs n'aimeraient pas, je suppose, que cette boutade eut sa raison d'être ondée dans l'examen lui-même. Autant qu'il est en eux

ils désirent que le diplôme qu'ils délivrent soit sérieux et si, par impossible, à une question donnée le candidat s'avisait de répondre : "*mon professeur n'a pas parlé de cela*", il n'aurait qu'à prendre son chapeau et sa feuille de route. D'ailleurs l'étudiant n'est pas obligé de deviner ce qui n'a pas été dit en classe. Outre les nombreux et volumineux ouvrages que nous pouvons et que nous devons souvent consulter, nos deux professeurs publient leurs cours sur des feuilles lithographiées qu'ils nous font distribuer. Par conséquent si vous arrivez bredouille aux examens, c'est que.....c'est que vous n'êtes pas né sous une bonne étoile, voilà !

Tous ces détails ne vous intéressent peut-être que médiocrement et vous vous demandez si je vais en finir ?
M'y voici.

Nous sommes en classe à 3½ h. du soir. Monsieur Léga commence à discourir. Pour ne pas répéter ce que j'ai dit de son confrère—et c'est également vrai pour lui,—c'est-à-dire qu'il connaît bien sa matière, qu'il parle élogiquement le latin, qu'il est méthodique, j'en viens tout de suite aux particularités. Le professeur Léga parle beaucoup moins vite que le professeur Sébastianelli et il entre dans plus de détails d'application.—En général, je crois qu'on le trouve moins intéressant. Cela tient peut-être à la nature du sujet qu'il traite ; toutes ces complications de la procédure, bien sages pourtant et bien propres à sauvegarder les droits d'un chacun, sont difficiles à saisir et partant ont moins d'attraits pour l'étudiant. Ajoutez que Mons. Léga donne son cours après le dîner ! Vous savez, après le dîner.....mes classes de grec en ont jadis toujours un peu souffert d'être placées après le dîner ! Une autre particularité chez Mons. Léga, c'est qu'il a ce que je suis tenté d'appeler un joli petit défaut

de prononciation, il parle un peu du bout de la langue. Moi, j'aime beaucoup cela, il me semble que ça donne un cachet aussi aimable qu'original à sa diction. Au cours du soir, comme au cours du matin les dernières minutes sont quelquefois consacrées à l'explication d'un *caput*. Quelquefois — ai-je dit, car le professeur a toujours tant et tant de choses à dire que les "*capo*" sont rares, très rares à cette classe. J'en ai un tout préparé, sur l'ordre du professeur bien entendu, depuis le mois de janvier et il est assez probable que mes confrères seront privés du plaisir de me l'entendre exposer ! Je me console en pensant qu'ils n'y perdront pas grand'chose.

Avez-vous, lecteurs, une idée de nos cours universitaires ? Je n'en sais trop rien. Je sais seulement que j'ai fait mon possible pour vous en donner une. A vous de juger si j'ai atteint mon but.

Je finis avec celle-ci mes "lettres de Rome," hélas ! Je suis en dernière année. Merci à Mons. le Directeur de la rédaction des Annales de la large hospitalité qu'il m'a donnée ! Pardon aux lecteurs de ne les avoir peut-être pas toujours su intéresser ! La mine à exploiter — parler de Rome, de nos études — était pourtant bien riche, mais un *mineur* tel que moi s'y entend si peu. En déposant la plume je regrette une chose, c'est de ne pas vous avoir assez dit combien j'ai aimé Rome et mes études. Que Dieu soit béni de m'avoir donné ces quatre belles années de séjour dans la Ville Eternelle ! Daigne sa bonté souveraine se répandre en bénédictions sur la vie et les œuvres du bienfaiteur généreux à qui je dois cette insigne faveur.

ELIE J. AUCLAIR, *Ptre.*

Collège Canadien à Rome, 22 avril 1895.

LA NOUVELLE SALLE

Enfin elle nous ouvre ses portes cette salle tant rêvée et désirée. J'ai dit *enfin* : c'est *déjà* qu'il fallait dire. Pour qui sait avec quelles ressources M. Pilon a commencé et poursuivi son entreprise, pour qui a pénétré l'histoire intime de cet édifice, il y a lieu de s'étonner qu'en moins de deux ans on ait pu en jeter les fondations, élever les murs et poser le toit sur ces murs. Mais telles sont les merveilles qui peuvent s'accomplir, quand un homme s'absorbe dans une idée, quand il y ramasse et concentre toutes ses forces, quand il met en œuvre toutes les ressources unies du travail et de la prière pour secouer l'indifférence et l'apathie, vaincre les résistances, stimuler les dévouements. Sans doute cette salle n'est pas encore achevée et sous le badigeon dont elle est revêtue, elle déguise mal ses colonnes nues et les poutres de son plafond. Telle qu'elle est pourtant, elle peut nous recevoir ; elle nous permet de nous asseoir à l'aise, dans une atmosphère supportable, et d'apprécier la justesse de ses proportions, la sonorité de ses voûtes. Evidemment la musique, la poésie et l'éloquence trouveront là un milieu favorable où se faire entendre, un théâtre où déployer à l'envi toutes leurs grâces. Et l'*Alma Mater* possédera enfin une enceinte où recevoir ses nombreux enfants aux jours des bonnes fêtes.

La nouvelle salle est donc bienvenue. Mais elle n'est encore qu'une première assise et comme un point d'appui. L'édifice entrepris par M. Pilon est fait à deux étages. Destiné à l'œuvre de l'éducation, il doit représenter les deux phases de la culture humaine, les deux étapes de cette ascension de l'âme vers Dieu : en bas, la sphère où s'exercent les sens et la raison ; en haut, celle où l'âme se dilate et s'épanouit dans la foi. Donc, la salle académique attend et réclame la chapelle ; donc la chapelle, à moitié faite, doit s'achever, et elle s'achèvera. Puisque nous commençons à jouir de la salle, il

nous est permis de trouver là le prélude et le gage d'un autre bonheur, et d'entrevoir le jour où nous pourrons offrir au Dieu de l'Eucharistie une demeure moins indigne de lui, à nous-mêmes une enceinte où notre foi et notre piété pourront se dilater plus à l'aise. Dieu veuille que ce jour ne soit pas trop éloigné.

A. NANTEL, Ptre.

21 juin 1895.

PAROLES D'ADIEUX

Dédiées à mon ami de collège J. Verschelden, Eccl

Séjour des jeunes ans, accepte mes adieux.
 J'ai vu tes huit soleils resplendir à mes yeux,
 Huit printemps écoulés sous ta garde bénie.
 Ma tendre nef voguait loin des courants troublés,
 Et j'allais, cœur candide, en la route aplanie
 Aux jours fortunés.

Aujourd'hui l'appel sonne et la lutte s'avance.
 J'entends les bruits du monde et cours avec vaillance.
 Pourquoi craindre ? ta main forgea mes premiers traits,
 Pour vaincre, ton amour m'a livré les secrets.

Je cours, mère adorée, ou le Christ me destine,
 Mais, hélas ! un sanglot oppresse ma poitrine.
 Avant de m'éloigner de ton béni rempart
 De mon luth tomberont les adieux du départ

* * *

A de lointains printemps mon âme se reporte,
 J'étais enfant alors que tu m'ouvris ta porte.
 Comme la fragile fleur,
 Aux baisers du soleil incline son calice,
 Sous ton chaume chéri, je vécus loin du vice,
 Sous l'égide du bonheur.

Par tes premiers regards tu me semblais austère,
Bien souvent une larme au doux nom de ma mère,
A ma paupière perlait ;
Quand s'évoquaient ces soirs où, groupés près de l'âtre
Sœurs et frères chéris, notre troupe folâtre
En jeux innocents veillait.

A peine vingt soleils sur ma nouvelle vie,
Sont écoulés radieux que mon âme ravie
Eloigne son vague effroi.
Tel qu'un frêle lierre, aux grands rameaux s'élancc
Y chercher son appui, je trouvai ma défense
Et des jours sereins en toi.

Frère, te souvient-il de ces jeunes années,
Heures de douce joie, aurores fortunées
Ou nous vivions sans soucis ?
Dans le sentier fleuri, sur la pente glacée
Frappant le ballon ou dans la traine lancée,
Nos plaisirs étaient exquis.

Nos cœurs naïfs pensaient découvrir tout un monde,
Quand nous explorions la ravine profonde ;
Ici le ruisseau grondeur,
La colline là-bas, théâtre de nos luttes,
Ou nous allions vider d'enfantines disputes,
Belligérants sans aigreur.

Cette jeunesse aimée, elle est trop tôt finie.
Envolés le doux songe et la longue rêverie
A des rivages lointains.
Heures d'insouciance, au cadran des années
Fugaces vous volez, comme sous les feuillées,
Craintifs de légers essaims.

Adieu... mon âme pleure, ô chère solitude,
 En désertant tes bords pour affronter les flots.
 Là-bas, le ciel est noir, sombre d'incertitude
 La lame creuse un gouffre et j'entends des sanglots.

C'est une rumeur vague, un combat pour la vie.
 L'amour s'est desséché dans ces ruisseaux mondains ;
 Et dans chaque sentier se tient la pâle envie
 Sous des masques trompeurs et dans d'avidés mains.

Où sont ces vieux amis, guide de mon enfance ?
 Quand le clairon sonnait de monter à l'assaut,
 Encore je les vois ses chefs forts de vaillance,
 M'entraîner au combat à l'ombre du drapeau.

Oui, drapeau de l'honneur, drapeau du droit chemin ;
 Sous tes plis j'ai chéri ces cœurs qui m'ont vu naître.
 Et mon amour pour eux plus ferme que l'airain
 Par delà le tombeau saura les reconnaître.

* * *

Frère, il faut nous quitter ; du Seigneur nouvel oint,
 Sur nos flots incertains tu ne vogueras point ;
 A l'ombre des autels, ton bras levant la coupe,
 Tu tremperas ta lèvre aux caresses d'un Dieu.
 Sous ton aile d'amour, j'aperçois en tout lieu
 Accourir l'humble troupe.

Soldat sur la hauteur, tu donneras l'éveil
 Quand les loups affamés, profitant du sommeil,
 Viendront la nuit rugir près du troupeau timide.
 Prêtre, levant le glaive au nom de ton Seigneur,
 Tu les verras s'enfuir ces méchants dont l'erreur
 Excite le cœur perfide.

Loin de tes bords aimés, je m'éloigne demain.
Là-haut une planète éclaire mon chemin ;
C'est l'astre du devoir, l'astre du Séminaire.
Sur le flot orageux, quand sifflera l'Autan,
Je guiderai ma nef au sillage brillant
Vers l'humble sanctuaire.

Sous les arceaux du temple allons à deux genoux.
Frère, en ceignant l'armure, au Seigneur offrons-nous.
Soyons unis toujours comme aux jours du collège.
Déployons l'étendard de notre auguste Chef,
Alors en vain les flots frapperont notre nef,
Si le Dieu fort nous protège.

A. GEOFFRION.

A L'ACADEMIE

Séance de Cloture.

L'Académie Saint-Charles donne publiquement ce soir le rapport des travaux qu'ont faits ses membres durant cette année scolaire. Six essais littéraires soumis à la critique ont été jugés dignes de l'inscription au cahier d'honneur :

1^o Un discours sur l'agriculture fut présenté par Noël Fauteux : dans son discours l'auteur développe cette thèse qu'il *faut aimer la terre et l'agriculture* ; car l'agriculture offre de grands avantages et une belle position, puis elle est nécessaire pour notre peuple.

2^o Henri Longpré a lu le récit d'une chasse « Chasse aux grenouilles, » escapade écolière intéressante, que l'auteur fit avec un ami l'an dernier.

3^o J. H. Morin a présenté un autre récit en vers sur la mort du Père Daniel, Jésuite, massacré en 1649.

4^o « Le naufragé et Marie, » autre poésie par le même auteur. Marie n'abandonne jamais ceux qui la prient au milieu du danger.

5^o « Impressions de lecture » à travers les œuvres de L. Veillot, par l'académicien Alfred Sauriol. L'auteur aime cette littérature toujours neuve et toujours belle ; il tire des leçons des récits que L. Veillot a laissés de sa jeunesse, de sa conversion et de ses années de foi.

6^o « La fin surnaturelle de l'homme, » tel est le sujet d'un travail du Président. L'homme doit mourir ; mais il ne meurt pas pour toujours. Cette tendance générale de l'humanité vers le bonheur prouve que nous l'aurons un jour ; mais l'expérience nous dit qu'il est impossible d'avoir sur la terre ce bonheur tant cherché ; nous sommes donc destinés à une fin surnaturelle par laquelle nous le posséderons

Trois autres travaux de ce genre devaient être soumis à l'appréciation de l'Académie, mais des circonstances diverses ont empêché qu'ils fussent présentés. Outre ces six compositions mentionnées plus haut, un grand nombre de pièces littéraires d'un genre moins élevé ont enrichi les pages de notre journal, l'« Académicien » : le second volume a été terminé et le troisième renferme déjà bon nombre de boutades, récits, impressions de la vie écolière. De plus, les Académiciens n'ont pas été indifférents à l'œuvre proposée depuis longtemps déjà, la réforme de notre langage ; dans ce but divers rapports ont été présentés où l'on a signalé bon nombre d'expressions vicieuses, d'anglicismes, et de barbarismes.

L'Académie, par la bouche du Président, se déclare ensuite heureuse à la fin de cette année de décerner ses palmes à un certain nombre d'élèves bien méritants.

Ont été promus au grade de « Candidat » : Eug. Corbeil, Alphonse de Liguori Vermette, élèves de Rhétorique ; Lionel Groulx, Septime Laferrière, Rodrigue Lauzon, Ernest Bernier, Gédéon Rochon, élèves de troisième.

Ont été promus au grade d' « Aspirant » : Stanislas Vermette, Emile Coursol, G. H. Piché, élèves de quatrième ; Albéric Sigouin, Ulric Beauchamp, David Pilon, Eugène Grenier, Alfred Ouimet, élèves de cinquième.

Monsieur le supérieur a décoré des insignes de leur grade ces nouveaux lauréats de l'Académie.

JOS. B. MIGNAULT,

16 juin 1895.

Président.

QUELQUES ECHOS

Les deux leçons. — La vie est une montagne abrupte au pied de la quelle l'homme naît et qu'il doit gravir. Pour l'enfant, la première partie de ce voyage se fait dans les bras de sa mère, la seconde sous la direction vigilante des maîtres. Quant à la troisième, le jeune homme doit la faire seul.

Pour moi déjà deux de ces phases sont écoulées et me voici sur le seuil de la troisième.

Mais avant de poursuivre mon ascension, avant de m'éloigner de l'égide bienfaitrice de mon « Alma Mater, » asseyons-nous un peu au bord de la route. Pendant quelques instants, ô mon cœur, détourne la vue des jours à venir et regardons au bas de la montagne.

La vue de ces lieux me fournit de doux souvenirs ;

mais deux surtout font vibrer mon âme. Le premier est tout imprégné de grandeur et de tendresse ; c'est la première leçon sur les genoux de ma mère, c'est l'héritage magnifique qu'elle me légua avant son dernier baiser. J'étais bien jeune mais je n'ai pas oublié ; mon intelligence était peu développée, mais j'ai tout compris. Pour comprendre sa mère l'enfant n'a pas besoin du secours des des années. Oui, il m'en souvient : ma mère me tenait sur ses genoux et m'apprenait à prononcer un mot, un nom, le plus beau, le plus grand de tous, celui de Dieu. Je balbutiais, je m'efforçais, encouragé par le sourire maternel. Je suivais le mouvement de ses lèvres et quand j'avais réussi, ma mère récompensait mon succès par un baiser comme les mères seules savent en donner. Doux souvenir, je ne t'ai pas oublié, puisque tu fus le premier qui se grava dans ma mémoire et le seul que me laissa ma mère adorée. Quelque temps après, j'étais orphelin. Orphelin ! mot qui me glace ; dard aigu fixé dans mon cœur, et qui se tourne dans la plaie chaque fois que j'entends ce mot. Hélas ! je n'étais qu'au début de mon voyage dans les bras maternels et déjà Dieu me ravissait ce trésor. Mère chérie, je n'oublierai jamais ce souvenir sacré, car il est tout imprégné de mon amour pour vous, et cet amour est éternel pour mon cœur.

Ce souvenir en éveille un autre : la première leçon à l'école. J'avais six ans, j'allais à l'académie du village natal, sur le bord du grand fleuve si majestueux avec le solennel murmure de ses chutes. Quand j'arrivai à l'académie, je fus introduit de suite dans la classe. Un frère à l'air assez rigide mais d'un cœur d'or me reçut. Il me conduisit dans un bout de la classe avec les plus petits, mes camarades du village. Après m'avoir donné le temps

de me reconnaître dans ce séjour nouveau, notre professeur m'interrogea sur l'alphabet. Je lui récitai toutes les lettres d'un seul trait, de A jusqu'à Z. On m'y avait habitué au foyer. Encouragé par ce succès, le vieux frère de sa longue baguette me montra un mot sur une carte et me dit : Épelez. Était-ce une certaine flamme, quelque chose d'inconnu qui m'inspirait ? Je ne sais. Toujours est-il que du premier coup, j'épelai un nom, bien doux au cœur du Canadien, j'épelai le nom chéri de Canada. Je me rappelle encore que notre professeur me demanda : Connaissez-vous ce pays ? Oh ! je lui répondis un oui bien franc. Puis une réflexion d'enfant traversa mon esprit en regardant le nom sacré : je remarquai qu'il contient trois « a » et c'est cette singulière réflexion qui a fixé dans ma mémoire ce beau moment.

Doux souvenirs pleins de grandeur et de charme, c'est avec respect que je vous évoque et c'est avec bonheur que je respire les doux parfums que vous exhalez.

Maintenant, du pied de la montagne, remontons. La route est assez facile et les sentiers pas trop épineux. Mon ascension s'opère sans qu'il m'en coûte trop de sueurs. C'est que je marche sous la tutelle d'hommes sages et éclairés. Pourtant mes pieds vont s'ensanglanter aux pierres du chemin, et je trébuche.

Des passages ardues se rencontrent et font faiblir mon courage, mais le souvenir des deux leçons vient exciter et enflammer mon ardeur. Mes directeurs me mettent devant les yeux les noms sacrés : Dieu et Patrie, et sous ces bannières, je m'élançe, je suis victorieux.

Parfois, quand je jette un regard sur l'avenir, je me prends à trembler. Seul avec mon courage, seul avec mon petit bagage de connaissances et de principes, seul avec

mes vingt années, me voici à l'entrée de cet immense champ de bataille. Devant moi la lutte acharnée partout ; des vaincus, des esclaves en foule, et des vainqueurs ?... Hélas ! bien peu. Terrible réalité. Puis ces sombres défilés, ces sentiers tortueux où l'ennemi est sans cesse aux aguets. Enfin des pentes plus rapides encore que celles que je viens de franchir, m'offrent leur flanc nu et pierreux.

Mais pourquoi ces faiblesses ? Ceci sied mal à notre âge. Puis dans ces jours de tourmente, le souvenir des deux leçons ne sera-t-il pas là ? Les deux bannières auraient-elles disparu ? Non, et leur vue suffira pour aviver cette flamme sacrée que des mains chéries ont allumée dans mon cœur.

L'arme au bras et l'espoir au cœur, avant de m'engager dans cette lutte, à genoux, nobles bannières, je baise avec amour vos plis glorieux. Jeune soldat, je veux marcher, combattre et mourir sous votre ombre. Drapeaux bénis, vous êtes éternels, l'un parce que tu portes le nom de Dieu, l'autre parce que tu marches avec Dieu. Aussi je veux vous suivre et au sein de la tourmente et des bourrasques du chemin, quand tout croulera autour de moi, dans ce désordre effroyable permettez que je m'attache à votre hampe pour échapper au péril. Drapeaux d'hier et d'aujourd'hui, soyez aussi mes drapeaux de demain.

Maintenant, pour Dieu et pour la Patrie, en avant !

J. A. JULIEN.

A mes confrères finissants. —

Le soleil du bonheur a lui sur notre enfance ;
 Les heures et les jours coulent avec aisance
 Répandant en leur cours les plus riches bienfaits.
 Comme en rêve à nos yeux passent gloire et fortune.
 O Providence à qui nous devons une à une
 Ces minutes sans prix, sois bénie à jamais !

Dès longtemps nous tirant de la masse vulgaire
 Une invisible main a dirigé nos pas
 Pour nous faire grandir auprès du sanctuaire,
 Sous ce bienheureux toit. Loin des traîtres appas
 Du monde séducteur, ne connaissant encore
 Que pour le mépriser l'écho de ses erreurs.
 L'âme et le cœur rians comme un rayon d'aurore,
 Des siècles écoulés contemplant les grandeurs
 Et d'un œil étonné de la philosophie
 Sondant les profondeurs, nos facultés ont pris
 Du savoir un reflet que la foi vivifie ;
 Nos cœurs d'adolescents peut-être ont-ils appris
 A produire le son que rend une grande âme,
 Et si nos volontés ont trouvé le secret,
 Qui de la vérité leur allume la flamme,
 De l'homme, du chrétien nous portons le cachet.

* * *

Mais ces jours sereins vont finir,
 Et dans un rayon d'espérance
 Chacun entrevoit l'avenir,
 Oui,..... mais la lutte et la souffrance.

Heureux jeune homme de vingt ans,
 Qu'ils sont frais et vermeils tes rêves !
 Quelle vigueur dans tes élans !.....
 Combien d'obstacles tu soulèves !.....

Tu crois bien que c'est ton destin
 De conquérir toutes les gloires.
 Agitant déjà dans ta main
 La palme dûe à tes victoires.

Tu veux donc t'envoler si haut,
 Et tes ailes sont encor frêles...
 Eh bien ! part et vole à l'assaut,
 Là sont les gloires immortelles.

Et quel immense champ ouvert à la vaillance !
 Nos pères glorieux nous léguant l'espérance
 Avec le souveur de leur mâles vertus,
 Ont imprimé leurs noms en traits indélébiles
 Sur ce sol canadien que de nos mains débiles,
 Nous laisserions honnir comme des fils battus.

Et cette terre que la croix a consacrée,
 Par le sang des martyrs jadis régénérée.
 Va-t-elle devenir le théâtre honteux
 Du vice et de l'erreur ? Et nous, enfants de l'Eglise,
 Souffririons qu'à nos yeux la haine paralyse
 Ce que le ciel voulut fécond et généreux ?

Ah ! nous partirons donc, et chacun en la voie
 Par où dans sa bonté notre Dieu nous envoie
 Accomplir le travail qu'Il nous a partagé.
 Et que nul d'entre nous — oh ! jamais — ne succombe
 Pour nous retrouver tous aux heures d'outre-tombe
 Sous le même drapeau de triomphes chargé.

G. A. FAUTEUX.

La veille de la sortie, à la séance du soir, le président de l'Académie prononçait ces paroles :

Monsieur le supérieur,

Quand pour la première fois nous avons franchi le seuil de cette maison, une main bienfaisante, que nous ne connaissions pas encore, nous accueillit avec douceur comme la main d'une mère et nous avons senti quelqu'un, qui se penchant vers nous venait sécher nos pleurs ou chasser nos chagrins. Puis, à travers ces longs corridors, ces murs sévères du collège, des paroles comme celles-ci parvinrent à nos oreilles : " Voilà désormais votre autre chez vous, mon enfant ; ne craignez rien ici : nous remplaçons ceux que vous aimez, ceux qui vous aiment d'un amour tendre et fort ; nous prendrons

soin de vous et nous nous chargeons de préparer votre avenir.”

Confrères aimés, s'il nous arrive de relire le passé, combien il nous sera facile de constater la réalisation de ces paroles pour nous. Nous sommes de ces arbres redressés, vigoureusement parfois, mais sagement ; maintenant ils se raidissent avec noblesse contre le vent qui les incline encore et triomphent le plus souvent des fureurs de la tempête. Merci donc à ceux dont le zèle et le dévouement ont retourné au bien notre nature rebelle ! Merci à ceux qui nous ont retirés de l'ignorance vulgaire, et qui ont donné à notre intelligence et à notre cœur les moyens de percevoir les splendides rayonnements du vrai, du beau et du bien.

Désormais, il nous semble, nous pourrons batailler un peu et fournir notre part de travail pour le triomphe de la vérité ; nous pourrons sans faiblesse nous défendre contre les coups répétés du rationalisme moderne et de la libre-pensée, qui fait tant de victimes dans le vieux monde et tend à s'insinuer parmi nous. “ Le soleil et les autres astres, pour graviter dans les plaines du ciel, disent-ils, ont besoin d'un principe moteur et dirigeant qui leur fasse suivre leur route avec exactitude. Mais pour nous !... Quand Dieu nous tira du néant, Il mit en nous-mêmes ce principe : c'est la raison. ”

Pauvres insensés ! oui, la raison est belle quand elle est retirée de la fange originelle et illuminée par la Foi ; elle peut alors diriger l'homme vers sa fin. Mais vous avez oublié les effets de la première chute ; et vous, qui vous moquez de Dieu et de l'Eglise, vous ignorez ce qu'ont de terrible et de puissamment vengeur le regard et le rire de Dieu.

Confrères et amis, aimons donc cette maison de Ste-Thérèse qui nous a faits plus hommes et plus chrétiens ; aimons-la jusqu'à nous attrister en la quittant et jusqu'à nous réjouir en la revoyant. En l'aimant davantage nous aimerons mieux l'Eglise et la patrie ; nous aimerons mieux Dieu et sa cause ; sa gloire en ce monde en aura plus d'éclat : car les bons principes que nous avons puisés ici, dans ce séminaire, si nous

savons les garder toujours, si nous savons leur faire produire des fruits, nous donneront d'être nommés parmi les enfants dévoués de l'Eglise et de la patrie, puisque les exemples et la doctrine de l'Alma-Mater se résument excellemment dans cette devise qui a enrichi de tant de gloire notre beau et grand pays : " Aime Dieu et va ton chemin ! "

JOS. B. MIGNAULT.

19 juin 1895.

PETITE CHRONIQUE

Consolons le Cœur de Jésus, 1er juin. — Un jour, découvrant son cœur amoureux tout déchiré et percé de coups, Notre-Seigneur disait à la Bienheureuse Marguerite Marie : " Voilà les blessures que je reçois de mon peuple chéri. Les uns se contentent de frapper sur mon corps, mais ceux-ci attaquent mon cœur, ce cœur qui n'a jamais cessé de les aimer. Ce qui m'est plus sensible que tout ce que j'ai souffert dans ma passion, c'est l'ingratitude des hommes, d'autant que, s'ils rendaient du retour à mon amour, je compterais pour peu de chose ce que j'ai fait pour eux, et je voudrais, s'il se peut, faire encore davantage. Mais ils n'ont que des froideurs et des rebuts pour tous mes empressements à leur faire du bien..... Du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras en être capable."

Disons donc avec saint François de Sales, durant ce mois. " O Cœur sacré de Jésus, source du souverain amour, qui peut assez vous bénir, assez vous consoler ? Qui vous rendra amour pour amour ? "

Promenade à l'île Ducharme, 11 juin. — Les élèves ont aujourd'hui leur dernier congé de l'année ; ils le prennent grand, très grand : ils vont passer la journée presque entière hors de leurs cours, hors du collège, et il va sans dire hors de l'étude. Ce matin ils peuvent chanter plus fort que jamais :

Allons sur l'eau nous y prom..... promener... Car c'est non-seulement la grande promenade à l'île du séminaire avec grand étalage de drapeaux, de musique, voire même d'épées et de fusils, mais c'est encore la fête des jeux qui doit tenir ses assises là-bas avec grand éclat : balles, batons, costumes..... organisation complète sur toute la ligne et sur tous les tons.

Mais, la grande attraction, le point de mire de l'île Ducharme, cette année, c'est la belle et spacieuse maison d'été que M. Cousineau, professeur de philosophie, y fait construire depuis quelques mois. Voici quelques détails sur cette bâtisse qui sera bientôt terminée grâce à la persévérance de celui qui en est l'inspirateur et le constructeur. Située à l'extrémité sud-ouest de l'île, dans un endroit élevé et charmant, elle forme un bâtiment à comble anglais incliné sur quatre faces, et comporte deux étages pleins et une mansarde. Les dimensions sont de 52 pieds de longueur sur 32 pieds de largeur. Le premier étage a 12 pieds de hauteur, le second, 10. Une galerie large et commode, couverte en partie, court le long du premier étage, à l'exception de l'un des pignons. De plus un balcon est construit à chaque extrémité du second étage. La bâtisse reçoit la lumière par 24 fenêtres, sans compter deux lucarnes qui éclairent la mansarde... Tout l'intérieur, les séparations et le lambrissage restent encore à faire. Mais, nous le répétons, nous avons tout lieu de croire que le gentil et spacieux chalet dont M. Cousineau va doter notre île, sera bientôt terminé.

Pourquoi cette maison ? Inutile de le dire. Ajoutons seulement qu'elle sera baptisée " MON REPOS," pour mieux faire comprendre qu'on y sera chez soi autant de fois et aussi longtemps qu'il plaira aux amis d'y venir se délasser, se promener sur l'eau et jouer dans l'île.

Fête-Dieu, 13 juin. — Cette année, au lieu de la grand'messe et des vêpres solennelles du Très Saint Sacrement, nous assistons, à l'église, à une touchante cérémonie de première communion. M. le Curé et son dévoué vicaire ont tenu non sans raison à faire grand en un si grand jour. Aux soixante

enfants qui ont fait leur première communion ce matin, ils ont joint les premier-communiants de l'année dernière. Le pieux recueillement de cette foule d'enfants, les processions, les graves cérémonies et la belle musique qu'on leur fit exécuter, tout a été imposant et on ne peut plus propre à réveiller dans l'assistance les plus beaux souvenirs et à graver dans les cœurs les plus nobles sentiments.

Le Rév. M. Rouleau a fait les frais de la prédication du jour.

Procession, 16 juin. — Le dimanche qui a suivi la Fête-Dieu, grâce à la splendide température dont nous jouissons, nous avons fait, selon l'usage, deux grandes processions : celle du Très Saint Sacrement et celle de la Très Sainte Vierge. Nous avons marché à travers les rues St-Joseph, Dubois, Turgeon et Ste-Thérèse. Il y avait *reposoir* chez MM. Eusèbe Paquet, Léon Rochon et William Lonergan.

Ces processions ont été grandioses par le bon ordre, l'esprit de foi, le recueillement de la foule et les nombreux décors répandus partout sur le parcours. *Specie tua et pulchritudine tua, intende prospere procede, et regna !*

Rapport académique, 16 juin. — M. le supérieur prend occasion de la circonstance et des paroles de remerciement que lui adresse le président, pour exprimer à nouveau les sentiments de sympathique intérêt qu'il porte à l'académie St-Charles. Il veut, dans cette réunion de famille, entretenir les élèves de l'idée qui les préoccupe avant leur départ pour les vacances : les récompenses qui leur seront distribuées dans quelques jours. *Finis coronat opus*. M. le supérieur insiste spécialement sur l'idée du bon emploi du temps et du travail persévérant que couronne toujours le succès, le succès vrai et durable. A ce propos, il est heureux de proclamer les noms de quelques élèves qui se sont distingués par une application plus soutenue : A. Savignac sera à l'honneur après avoir été à la peine en recevant la médaille d'argent présentée par Son Honneur le Lieutenant Gouverneur, en récompense de son

travail constant pendant ses huit années de collège et du succès de ses deux années de philosophie ; A. Chamberland, L. Desjardins et E. Bélair, recevront des prix d'honneur pour leur excellente application et leur travail privé.

Epreuves du Baccalauréat U. L., 17 et 18 juin. — Ont obtenu les deux tiers des points et au-delà, en *philosophie* : A. Savignac, J. Dion, C. E. Marchand, L. Boileau ; en *rhétorique* : Alph. de Lig. Vermette, T. Morin, W. Ste-Marie, C. Lafortune, Z. Thérien, A. Ste-Marie, E. Corbeil : ont droit de reprendre la version grecque, J. St-Jacques et Th. Freeman

Séance littéraire et musicale, 19 juin. — Le 19 juin, veille de la sortie, après une dernière prière et un dernier chant à l'oratoire St-Joseph, les élèves se dirigent, anxieux et à pas pressés dans notre nouvelle salle académique pour y assister à une séance littéraire et musicale. C'est une première entrée, comme une prise de possession du nouveau logement qui ne sera véritablement inauguré que plus tard.

Voici *in extenso* le programme qui a été exécuté :

SOIREE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Donnée au profit de la chapelle dans la nouvelle
salle académique, la veille de la sortie,
mercredi, 19 juin 1895.

Ouverture : FANFARE.

La Patrie, discours.....A. Fauteux.
Orchestre « Mia Bella » *valse*.....Røeder.

LES VIVACITÉS DU CAPITAINE TIC

(Comédie de Labiche en 3 actes).

Horace Tic, *capitaine*.....A. Lalande.
Desambois, *notaire*.....H. Longpré.
Célestin Magis.....A. Sauriol.

Bernard, <i>domestique du capitaine</i>	E. Lapointe.
Un invité.....	T. Morin.
Baptiste, <i>domestique</i>	E. Corbeil.
Monsieur de Guy.....	J. Morin.
Armand. (<i>son neveu</i>).....	C. Lafortune.
Invités.	

ENTR'ACTES :

Fantaisie sur « Faust » de Gounod.....	D. Allard.
Piano et violon	T. Arbour et E. Marchand.

« L'hirondelle du prisonnier » trio sans accompagnement.
C. Breton, A. Valois, N. Fauteux.

VALETE STUDIA, — chant d'écoliers à l'unisson.

DISCOURS D'ADIEUX.....J. Mignault.

CANTATE de la sortie.

Finale : Fanfare.

Malgré l'heure avancée de la veillée, — il était onze heures sonnées, — M. le supérieur voulut adresser, comme il le disait, une parole aux élèves finissants. Nous sommes tous sensibles à leurs remerciements émus ; si nous nous reportons avec eux à cette heure lointaine de leur première entrée au collège, nous constatons en effet que les choses ont bien changé dans ces jeunes gens : simples oisillons souffreteux, se traînant avec peine, les voilà grandis ; leurs ailes ont poussé, ils peu-

vent maintenant prendre leur essor pour s'envoler où Dieu les appelle ; où Dieu les appelle, voilà ce qui nous console dans cette séparation. Ajoutons l'espérance qu'ils nous donnent de remplir la vocation que Dieu leur a donnée.

M. le Supérieur adresse aussi un mot de remerciement aux anciens élèves et aux amis à qui nous devons cette grande salle qui nous abrite et à qui nous devons plus tard cette chapelle supérieure qui attend son parachèvement.

Invités à essayer leur voix sous les voutes de la nouvelle salle, Mgr le Grand Vicaire Routhier et M. Proulx, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, consentent à dire quelques mots.

Monseigneur témoigne son bonheur de revenir à Ste-Thérèse, il s'y sent rajeunir en y voyant tant de vie et de dévouement à l'Alma-Mater. M. le vice-recteur exprime d'abord le désir de voir les anciens élèves s'intéresser au parachèvement de ce qu'il appelle le temple de la religion et le temple des lettres. Il ajoute que l'éducation dans un pays forme un tout ; il la compare au corps humain, dont les différentes parties représentent les diverses branches de l'enseignement ; mais l'éducation classique est le cerveau de ce corps, elle doit être donnée au petit nombre, et, comme tout don excellent elle doit venir d'en haut et tendre sans cesse à la perfection.

Distribution des prix, 20 juin. — Comme l'année dernière, la distribution des prix a eu lieu dans la matinée à 7½ heures. Elle s'est faite sans aucune démonstration ; c'était plutôt la remise des prix aux élèves, qu'une distribution solennelle, comme disent nos palmarès. Les temps, hélas ! ne sont plus où il était vrai de parler ainsi. Et c'est encore la vapeur qui en est la cause !

Bonnes vacances ! — Je vous le dis, en vérité, chers amis, à votre départ pour ce temps de repos si cher et si légitime : bonnes vacances ! pour l'esprit fatigué, pour le cœur avide de retrouver les douceurs et les joies pures du foyer natal. Bon-

nes vacances ! Montrez-vous toujours fils respectueux, obéissants, laborieux, bannissant la tristesse qui n'est pas pour Dieu, et dans vos familles,

*Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau
Toujours divers, toujours nouveau.*

Bonnes vacances ! depuis le premier jour jusqu'au dernier afin que vous nous reveniez, frais et dispos, fermes et résolus, lions au travail, invincibles dans la vertu.

Mais en vous disant adieu ! et au revoir ! il me vient au cœur que je suis en dette avec vous. Je veux donc m'acquitter à ce dernier moment : vaut mieux tard que jamais, dit le proverbe. Voici en trois mots. Parmi les aumônes que nous avons reçues cette année pour aider à la construction de notre future chapelle, celle qui nous a été remise, il y a quelque temps, par les membres de la Congrégation de la Sainte Vierge et de la société Ducharme nous a singulièrement touché. Nous tenons à leur en faire acte particulier de reconnaissance. Car nous nous disons : ce fruit de leurs épargnes — *de penuria sua* selon le mot de l'Évangile — versé dans le trésor d'une œuvre dont tout le monde proclame l'excellence et reconnaît la nécessité, donnera assurément plus de puissance et d'efficacité aux ferventes prières que les élèves font tous les jours pour la résurrection totale de leur *Alma Mater*, de leur ancienne chapelle. *Fiat ! !*

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE JUIN

PARFAITEMENT BIEN.

S. Barrette, C. Lacasse, A. Ouimet, A. Savignac, J. Filion, A. Langlois, E. Coursol, Alb. Desroches, L. Tremblay, U. Beauchamp, A. Boucher, P. Leblanc, A. Ouimet,

L. Proulx, A. Sigouin, E. Boucher, E. Thérien, G. Latour,
J. Poirier.

TRÈS BIEN.

C. Chaumont, P. Desrochers, A. Graton, S. Guillette,
U. Labelle, J. Mignault, A. Papineau, M. Daunais, E.
Dubois, A. Ste-Marie, J. Filiatrault, J. B. Bertrand, L.
Groulx, F. Laurendeau, R. Lauzon, E. Bélair, L. Bélanger,
A. Bouvrette, A. Chamberland, S. Cloutier, Z. Filion,
E. Gohier, E. Labelle, J. Lonergan, A. Messier, S. Ouimet,
J. Piché, S. Vermette, E. Verrette, D. Bélisle, Ald.
Desjardins, G. Desjardins, E. Desroches, E. Grenier, L.
Hurtubise, H. Papineau, D. Pilon, A. Poulin, H. Denis,
C. Coursol, A. Joachim, G. Lonergan, E. Maillé, J. Racine.
E. Binette, A. Charlebois, Aq. Jasmin, D. Lapierre,
A. Legault, P. Pinard, Z. Desjardins, E. Bailey, N. Bertrand,
Aug. Desjardins, C. Graton.

PRESQUE TRÈS BIEN.

Z. Alarie, J. B. Aubry, H. Bernard, L. Boileau, A.
Chauret, P. Desrochers, N. Fauteux, E. Gauthier, J. Godin,
A. Julien, E. Lapointe, H. Lecourt, H. Longpré, J.
Morin, A. Valois, E. Corbeil, J. M. Filiatrault, Ant.
Gauthier, C. Lafortune, W. Ste-Marie, Z. Thérien, L.
Vermette, A. Boileau, C. Breton, E. Brosseau, E. Dutour,
D. Filiatrault, A. Francœur, D. Legault, Z. Potvin, O.
Boyer, E. Carrière, E. Coursol, Z. Dupras, J. Hurtubise,
E. Longpré, J. M. Racine, L. Desjardins, J. Guénette,
Ed. Hébert, J. Kimpton, J. Ouimet, E. Prévost, U. Bastien,
V. Gaudet, Z. Graton, S. Lefebvre, Ach. Pinard, C.
Simpson, S. Vallée, G. Boissonnault, A. Dupras, J. Gaudet,
W. Hurtubise, C. Martin, L. Verschelden, L. Blondin,
Alb. Caron, Alex. Caron, L. Gauthier, Am. Jasmin,
P. Paiement, A. Sauriol, G. Lonergan, R. Bérard.

NOTES DE L'EXAMEN

PHILOSOPHIE (1ère année)

Parfaitement bien : J. Godin. *Très bien* : E. Beauchamp. *Presque très bien* : U. Labelle. *Bien* : C. Lacasse.

SECONDE.

Parfaitement bien : A. Langlois. *Presque très bien* : P. Rochon, Z. Potvin, T. Legault, J. Filion, A. Graton, C. Breton, A. Boileau. *Bien* : A. Demers, J. Filiatrault, E. Hébert, A. Francœur.

TROISIÈME.

Parfaitement bien : L. Groulx. *Très bien* : G. Rochon, F. Laurendeau. *Presque très bien* : A. Leclair, J. Lavigueur, R. Lauzon, S. Laferrière. *Bien* : A. Bastien, O. Boyer, Z. Dupras, J. M. Leclair.

QUATRIÈME

Parfaitement bien : A. Chamberland, I. Verschelden. *Très bien* : E. Bélair, E. Coursol, L. Cousineau, L. Desjardins, Z. Filion, S. Vermette. *Presque très bien* : L. Bélanger, A. Bouvrette, A. Desroches, J. Gauthier, J. Kimpton, A. Messier. *Bien* : O. Graton, E. Hébert, E. Labelle, O. Lalonde, S. Ouimet, E. Boileau, G. Piché, A. Prairie.

CINQUIÈME

Parfaitement bien : A. Sigouin. *Très bien* : U. Beauchamp, E. Grenier, A. Ouimet, H. Papineau, S. Vallée.

Presque très bien : G. Boileau, S. Lefebvre, D. Pilon.
Bien : J. B. Adam, A. Clavelle, G. Desjardins, L. Hurtubise, P. Leblanc, A. Poupard, W. Tartre, J. Thérien.

SIXIÈME.

Parfaitement bien : A. Paiement. *Très bien* : J. Campeau, A. Caron, C. Coursol, W. Hurtubise, G. Longpré, G. Mignault, L. Verschelden. *Presque très bien* : E. Binette, Alex. Caron, A. Charlebois, H. Denis, Z. Desjardins, L. Gauthier, A. Jasmin, A. Jasmin, A. Joachim, D. Lapierre, G. Lonergan, C. Martin, E. Thérien.
Bien : G. Boissonnault, E. Boucher, J. Carey, H. Desjardins, V. Gauthier, A. Laramée, H. Lauzon, E. Maillé, U. Masse, P. Picard, A. Sauriol.

COURS PRATIQUE.

Très bien : A. Desjardins. *Presque très bien* : E. Bailey. *Bien* : H. St-Dizier, G. Lonergan, A. Pinard.

TABLE DES MATIÈRES

DU 9ème VOLUME

SEPTEMBRE, 1894

	PAGES
A nos lecteurs.....	1
Mes souvenirs de collègue (M. Rouleau).....	2
L'idéal (M. S. Corbeil).....	14
A la mémoire d'un confrère (M. A. Sauriol).....	18
Echos de l'Académie.....	22
Petite chronique.....	25
Notes de conduite — Places de semaine.....	33

OCTOBRE

M. Herménegilde Carrières, Ptre (nécrologie).....	37
Sermon aux étudiants en médecine (M. S. Corbeil).....	42
A la mémoire de M. Frs Dion.....	52
A. S. Edouard, le jeune martyr (poésie).....	56
Petite chronique.....	58
Notes de conduite — Places de semaine.....	64

NOVEMBRE

Les préludes d'une grande œuvre.....	69
Le 15 novembre 1894.....	74
Echos du dehors.....	87
La journée d'un humaniste.....	89
Petite chronique.....	92
Notes de conduite — Premiers de semaine.....	96

DÉCEMBRE

Nécrologie : Arthur Duhamel.....	103
----------------------------------	-----

Lettre de Rome.....	108
Echos du dehors.....	113
Echos de l'Académie.....	118
Petite chronique	124
Notes de conduite — Premiers de semaine.....	128

JANVIER, 1895

Mes souvenirs du collège (suite).....	133
Lettre de Rome (suite et fin).....	144
Sainte-Thérèse il y a quarante ans.....	150
Petite chronique	152
Propos d'écoliers.....	157
Notes de l'examen — Notes du mois.....	161

FÉVRIER

Le discours d'une huitre (M. le juge Routhier).....	165
Les préludes d'une grande œuvre (suite et fin).....	168
Lettre de Rome : Les Universités Romaines.....	174
Confidence : A mon ami A... C.....	183
Echos de l'Académie.....	185
Petite chronique	186
Notes de conduite — Premiers de semaine.....	192

MARS

Les conclusions d'un livre (M. L. O. David).....	198
Souvenirs de collège (suite)	202
L'éducation : réflexions proposées à nos élèves.....	210
Echos de l'Académie.....	213
Petite chronique.....	218
Notes de conduite — Premiers de semaine.....	225

AVRIL

Souvenirs de collège (suite).....	229
L'éducation (suite).....	234

Une journée d'étudiant à la Propagande.....	238
Le remords, petite étude littéraire.....	247
Echos de l'Académie.....	250
Petite chronique	253
Notes du mois — Premiers de semaine.....	257

MAI

P. de Chomedey de Maisonneuve (Poème : M. Coupal)..	261
L'éducation (suite et fin).....	267
Lettre de Rome : Une journée d'étudiant à l'Apollinaire	276
Ferdinand Charbonneau (nécrologie).....	279
Echos de l'Académie.....	281
Petite chronique	284
Notes du mois — Premiers de semaine.....	289

JUIN

Un bienfaiteur : M. G. Huberdault, Ptre.....	293
Souvenirs de Collège (suite et fin).....	300
Une journée d'étudiant à l'Apollinaire (suite et fin)....	310
La nouvelle salle.....	315
Paroles d'adieux (poésie) A. Geoffrion.....	316
A l'Académie — Séance de clôture — Quelques échos...	319
Petite chronique	328
Notes de conduite — Notes de l'examen.....	334
Table des matières.....	338

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse.

Le gérant réédite la première année (1880-81) des *Annales térésiennes*. Ce volume est en vente pour un dollar.

Vous pouvez vous procurer la collection complète des *Annales térésiennes* ou des livraisons mensuelles en vous adressant au gérant, séminaire de Ste-Thérèse.

Le prix sera celui de l'abonnement.